Pietro Aretino

Les Sonnets luxurieux

Sonetti lussuriosi

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR G. F. G.

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Giulio Romano (1492-1546), *I Amanti,* encre et fusain,
Musée des beaux-arts de Budapest.

Le Titien (1488-1576), *Pietro Aretino*, vers 1545,
Palazzo Pitti, Florence.

Sonnet I

« Foutons-nous, mon âme, foutons-nous dare-dare,
» Puisque pour foutre nous sommes tous nés ;
» Si tu adores le vit, moi j'aime le con,
» Le monde serait un rien qui vaille sans cela.

» Et si *post mortem* il était permis de foutre,
» Je te dirais : Foutons jusques à en mourir ;
» Après, nous irons foutre Adam et Ève,
» Qui furent cause de cette malencontreuse mort.

» – Vraiment, c'est vrai ; car si les scélérats
» N'avaient mangé la traîtresse de pomme,
» Je sais bien que les amants ne cesseraient de jouir.

» Mais laissons aller les bêtises ; et jusques au cœur
» Plante-moi ton vit ; fais que de moi jaillisse
» L'âme que le vit fait tantôt naître et tantôt mourir ;

» Et si c'était possible,
» Ne me laisse pas hors de la motte les couillons,
» Heureux témoins de tout plaisir. »

Sonnet II

« Fourre-moi un doigt dans le cul, mon vieux chéri,
» Et petit à petit pousse-moi ta pine.
» Lève bien cette jambe et fais bon jeu,
» Puis lime, sans faire de compte.

» Sur ma foi ! c'est un meilleur régal
» Que de manger du pain beurré auprès du feu !
» Et si tu t'ennuies dans le con, change de domicile :
» Qui n'est pas enculeur, n'est pas un homme.

» – En con je vous le ferai, pour cette fois,
» Et la prochaine en cul ; en con et en cul, mon vit
» Me rendra content, et vous rendra joyeuse.

» Qui veut passer pour grand maître est un fou ;
» C'est proprement un benêt perd-la-journée,
» Celui qui prend plaisir à rien autre qu'à foutre.

» Crève dans un palais,
» Messire courtisan ; et attends qu'un tel meure ;
» Je ne demande, moi, qu'à me passer ma rage. »

Sonnet III

« Je veux ce vit, et non un trésor !
» C'est celui-là qui peut me rendre heureuse !
» Oui, c'est vraiment un vit d'Impératrice !
» Ce joyau vaut plus qu'un puits d'or.

» Holà ! mon vit, à l'aide, je me meurs !
» Et réveille bien le désir dans la matrice :
» En somme, un tout petit vit démérite
» S'il veut dans le con garder quelque décorum.

» – Ma chère maîtresse, vous dites bien vrai.
» Qui n'en a qu'un tout petit et fout en con,
» Mériterait d'avoir d'eau fraîche un clystère.

» Qui en a peu, qu'il foute en cul jour et nuit :
» Mais qui en a, comme moi, un impitoyable, un féroce,
» Que toujours il prenne ses ébats dans les cons.

» – C'est vrai, mais nous sommes si goulues
» Du vit, et cela nous semble si bon, si bon,
» Que nous recevrions dans le cul tout l'obélisque. »

Sonnet IV

« Pose-moi cette jambe par-dessus mon épaule
» Et puis ôte ta main de dessus mon vit ;
» Et quand tu voudras que je pousse fort ou doux,
» Doucement ou fort donne du cul sur le lit.

» Et si du con au cul mon vit se trompe,
» Dis que je suis un brigand et un rustre,
» Car je sais reconnaître la vulve de l'anus,
» Comme l'étalon reconnaît la jument.

» – Je ne veux pas ôter la main du vit, moi ;
» Non, je ne ferai jamais cette bêtise,
» Et si tu ne veux pas comme cela, va-t-en avec Dieu.

» Par derrière, tout le plaisir serait pour toi,
» Mais par devant au tien s'accouplera le mien ;
» Ainsi donc, fous de bonne façon, ou va te promener.

» – Je n'abandonnerais point,
» Chère signora, si doux amusement,
» Quand même je croirais délivrer le roi de France. »

Sonnet V

« Puisque à cette heure je tâte d'un si solennel vit,
» Qui me retourne l'ourlet du con,
» Je voudrais me transformer toute en con,
» Mais je voudrais que tu fusses tout vit.

» Si j'étais toute con, et toi tout vit,
» Je me rassasierais d'un seul trait le con,
» Et toi, tu tirerais encore de mon con
» Tout le plaisir qu'en peut tirer un vit.

» Mais ne pouvant être tout con,
» Ni toi devenir en tout vit,
» Accepte le bon vouloir de mon con.

» – Et vous, prenez du peu que j'ai de vit
» La bonne volonté ; soulevez le con
» En haut, et moi d'en bas j'enfoncerai le vit ;

» Puis, sur mon vit
» Laissez-vous aller de tout votre con :
» Ainsi je serai tout vit et vous serez toute con. »

Sonnet VI

« Tu as mon vit dans ton con, tu me vois le cul,
» Et moi je vois ton cul comme il est fait ;
» Mais tu pourrais dire que je suis un fou,
» Parce que j'ai les mains où l'on met les pieds.

» – Oui, mais si tu crois foutre de cette façon,
» Tu es un bête, et cela ne te réussira point,
» Car à la besogne bien mieux je me prête,
» Quand tu te places la poitrine sur ma poitrine.

» – J’entends vous foutre en toutes lettres, commère,
» Et vous faire dans le cul tant de mamours,
» Des doigts, du vit, et à coups de reins,

» Que vous éprouverez un plaisir sans fin.
» Je sais que c’est plus doux que de se faire gratter,
» Fût-ce par des déesses, des princesses, des reines ;

» Et vous me direz au bout
» Qu’à ce métier je suis un vaillant homme...
» Mais d’en avoir un tout petit je me désespère. »

Sonnet VII

« Où le mettrez-vous ? dites-le moi, de grâce ;
» Par derrière ou par devant ? Je voudrais le savoir,
» Parce que peut-être vous ferai-je déplaisir
» Si dans le cul, par disgrâce, je me le fourre.

» – Madonna, non ; vrai, le con rassasie
» Le vit, si bien qu’il y trouve peu de plaisir ;
» Et ce que j’en fais, c’est pour ne point paraître
» Un *Fra Mariano, verbi gratia.*

» Mais puisque vous voulez tout le vit dans le cul,
» À la mode des gens experts, je suis content
» Que vous fassiez du mien ce que vous désirez.

» Prenez-le dans la main, fourrez-le vous dedans :
» Vous le trouverez d’autant de profit pour le corps
» Que l’est aux malades un bon clystère ;

» Et je prends tant de plaisir

» À me sentir mon vit dans votre main,
» Qu'entre nous, si nous foutions, j'en mourrais. »

Sonnet VIII

« Ce serait vraiment une coïonnerie,
» Ma fantaisie étant de vous foutre sur l'heure,
» Que de vous avoir mis le vit dans le con,
» Puisque du cul pour moi vous n'êtes chiche.

» Finisse avec moi ma généalogie !
» Je veux vous foutre par derrière, dru et serré :
» Car le rond est plus différent de la fente
» Que la tisane du malvoisie.

» – Fous-moi et fais de moi ce que tu veux ;
» En con, en cul, je m'en inquiète peu,
» Pourvu que tu fasses ton affaire.

» Pour moi, dans le con, dans le cul j'ai le feu,
» Et tous les vits que possèdent mulets, ânes et bœufs
» N'éteindraient pas de mon ardeur si peu que rien.

» Puis tu serais un bélitre
» De me le faire à l'antique, entre les cuisses :
» Moi aussi je le ferais par derrière, si j'étais homme. »

Sonnet IX

« Voilà, certes, un beau vit, long et gros.
» Si tu le veux bien, laisse-moi le voir.
» – Je voudrais essayer si vous pourrez recevoir
» Ce vit dans votre con, et moi par-dessus.

» – Comment, si je veux essayer ? comment, si je puis ?
» Plutôt cela que de manger ou boire !
» – Mais si je vous écrase en m'allongeant sur vous,
» Je vous ferai mal. – Tu as là une idée du Rosso.

» Jette-toi donc sur la couchette et sur le plancher,
» Tout de ton long sur moi ; quand tu serais Marforio
» Ou un géant, j'en aurai plaisir,

» Pourvu que tu me chatouilles les moëlles et les os
» Avec ce tien divinissime vit,

» Qui guérit les cons de la toux.

» – Écartez bien les cuisses...
» Certes, on pourrait voir des femmes
» Mieux vêtues que vous, mais non mieux foutues. »

Sonnet X

« Je le veux dans le cul. – Pardonne-moi,
» Madonna, point ne veux commettre ce péché :
» C'est un mets de prélat
» Qui a perdu le goût à tout jamais.

» – Eh ! mets-le ! – Je n'en ferai rien. – Tu le feras.
» – Pourquoi ? Ne le fait-on plus de l'autre côté,
» Id est en con ? – Si, mais aujourd'hui plaît mieux
» Le vit par derrière que par devant, de beaucoup.

» – Par vous je veux me laisser conseiller :
» Ce vit est à vous, et, s'il vous plaît si fort,
» Comme à un vit, c'est à vous de lui ordonner.

» – Je l'accepte, mon amour ; pousse ferme,
» Plus avant, plus à fond, et vas-y sans cracher.
» Oh ! bon compaing de vit ! saint homme de vit !

» – Prenez-en tant qu'il y en a.
» – Je me le suis fourré plus que volontiers ;
» Mais je voudrais rester ainsi assise tout un an. »

Sonnet XI

« Ouvre les cuisses, afin que je voie
» Ton cul charmant et ton con bien de face.
» Ô cul à faire changer un vit de méthode !
» Ô con qui distille les cœurs par les veines !

» Pendant que je vous caresse, voici qu'il me vient
» Un caprice de vous baiser à l'improviste,
» Et je me parais beaucoup plus beau que Narcisse
» Dans le miroir qui s'offre à on vit, tout guilleret.

» – Ah ! ribaude, ah ! ribaud, sur terre et au lit !
» Je t'aperçois, putain, attends, attends,
» Que j'aille te casser deux côtes dans la poitrine.

» – Je t'emmerde, vieille vérolée,
» Car pour ce plaisir archi-parfait
» Je me jetterais sans seau dans un puits.

» Et il n'est pas d'abeille
» Gourmande de fleurs, autant que moi d'un noble vit.
» Je n'en tâte pas encore, et rien qu'à le voir je me mouille. »

Sonnet XII

« Mars, ô deux fois maudit fainéant !
» Ne se place pas ainsi sous une femme ;
» Vénus ne se fout pas à l'aveuglette
» Avec tant de rage et si peu de discrétion.

» – Je ne suis pas Mars : je suis Ercole Rangone,
» Et je vous baise, vous qui êtes Angela Greca ;
» Et, si j'avais là mon rebec,
» Je vous sonnerais, en foutant, une *canzone*.

» Quant à vous, *signora,* ma douce épousée,
» Vous ferez sur le con se trémousser le vit
» En levant haut le cul et en poussant fort.

» – Oui, *signor,* car en baisant avec vous je jouis,
» Mais je crains que l'Amour ne me donne la mort
» Avec vos armes, étant un enfant et un fou.

» – Cupidon est mon petit laquais
» Et il est votre fils ; il garde mes armes,
» Pour les consacrer à la déesse Fainéantise. »

Sonnet XIII

« Donne-moi la langue, appuie les pieds au mur,
» Serre les cuisses et tiens-moi ferme, ferme,
» Laisse-toi aller à la renverse sur le lit,
» Car de rien autre que de foutre je n'ai cure.

» – Holà ! traître, comme tu as le vit dur !
» – Oh ! comment ? au bord du con je me morfonds !
» – De te le prendre un jour en cul je te promets
» Et t'affirme le faire sortir propre.

» – Je vous remercie, chère Lorenzina,
» Je m'efforcerai de vous servir ; allons, poussez,
» Poussez ferme, comme fait la Ciabattina.

» J'achèverai à l'instant ; et vous, quand le ferez-vous ?
» – Tout de suite ! donne-moi toute la langue ;
» Je meurs ! – Moi aussi, et vous en êtes la cause ;

» Enfin, achèverez-vous ?
» – Oui ! oui ! j'achève, mon seigneur ;

» À l'instant j'achève. – Et moi aussi, oh ! Dieu ! »

Sonnet XIV

« Petit drôle de Cupidon, ne tire pas
» La brouette ; arrête, double bâtard !
» Je veux foutre en con, et non en cul,
» Cette belle qui me tient le vit, mais je m'en moque.

» Je me fie à mes bras du poids des jambes
» Si mal commodément posé (et je ne t'adore pas),
» Qu'un mulet en crèverait, à y rester une heure ;
» Et pourtant je ne souffle et ne grogne que du cul.

» Pour vous, Béatrice, si je vous fais peiner,
» Me devez pardonner, car je montre
» En foutant si mal à l'aise, que je me consume.

» N'était que je me mire en votre cul,
» Le tenant suspendu sur l'un et l'autre bras,
» Jamais n'aurait de terme notre besogne.

» Ô cul de lait et de pourpre !
» N'était que je puis te contempler bien de face,
» À peine mon vit se tiendrait-il droit. »

Sonnet XV

« Le poupon tette, et le con tette aussi ;
» En même temps vous donnez du lait et en recevez,
» Et vous voyez en un lit trois heureux :
» Chacun prend son plaisir du même coup.

» Avez-vous jamais eu si friande fouterie
» Parmi les milliers que vous avez eues ?
» À cette façon de foutre vous prenez plus de goût,
» Qu'un rustre quand il mange du fromage.

» – Vraiment, elle est fort douce de cette façon,
» La révérende fouterie, la fouterie divine,
» Et comme si j'étais une abbesse je jouis.

» Il me chatouille si bien au vif la matrice en feu,
» Ce tien vaillant, superbe et solide vit,
» Que je ressens un plaisir superlatif.

» Et toi, bonhomme de vit,
» En grande hâte enfonce-toi dans le con,
» Restes-y un mois, et grand bien te fasse ! »

Sonnet XVI

« Ne crie pas, mon poupon ; dodo, dodo !
« Pousse, maître Andréa, pousse, ça y est.
« Donne-moi toute ta langue ; aie ! aie ! hola !
« Ton grand vit me va jusqu'à l'âme.

« – *Signora,* tout de suite, tout de suite il entrera ;
« Bercez bien du pied le petit bambin,
« Et vous nous rendrez service à tous trois :
« Nous achèverons, et il dormira.

« – Je suis contente, je berce, je joue du cul, je fous ;
« Berce, joue du cul, fatigue-toi aussi, toi
« – Petite mère, à votre volonté j'achèverai.

« – Non pas ! arrête, attends encore un peu ;
« J'ai tant de plaisir à foutre de la sorte,
« Que je ne voudrais pas en finir jamais.

« – Chère Madonna, allons,
« Faites, de grâce ! – Eh bien, puisque tu le veux,
« J'achève ; et toi, achèves-tu ? – Oui, *signora*. »

Les Sonnets luxurieux,
pièces en vers de Pietro Aretino (1492-1556),
ont été traduit de l'italien par G. F. G.,
au XVIIIe siècle

ISBN : 978-2-89668-570-7
© Vertiges éditeur, 2017
– 0571 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org